

Le corps de la voix

Denys Lelièvre

Numéro 163, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

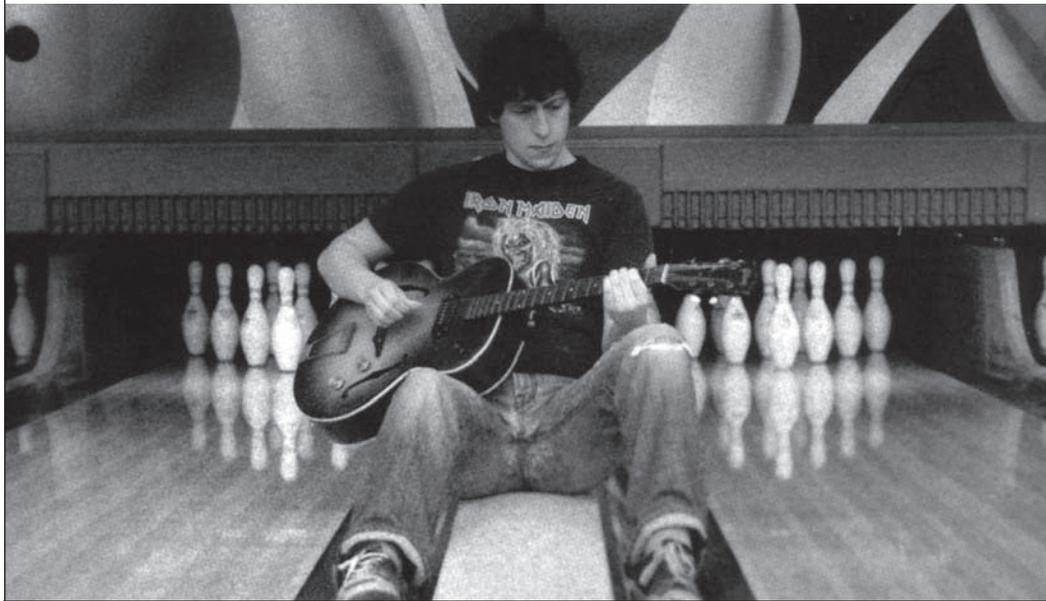
Lelièvre, D. (2011). Compte rendu de [Le corps de la voix]. *Québec français*, (163), 90–92.

pour réintégrer la société. Elle dénonce encore le système des libertés conditionnelles, le manque de ressources dans les maisons de transition : « On souhaite seulement qu'on reconnaisse qu'il y a des failles dans le processus des libérations conditionnelles » (p. 42), réclame un membre du groupe Entraide. Elle ne jette pas la pierre aux commissaires aux libérations conditionnelles, mais insiste plutôt sur le manque de moyens (et d'argent) pour les aider dans leur tâche. Elle se montre favorable à l'instauration d'un système d'indemnisation des victimes d'actes criminels (p. 44) et à la mise sur pied d'un réseau « parfaitement informatisé » de façon à permettre au fédéral et au provincial d'échanger des données (*ibid.*). Elle souhaite encore que le système mette moins de temps à déclarer délinquant dangereux un récidiviste sadique qui a commis plusieurs viols. Elle est d'avis que l'on punit plus sévèrement un fraudeur de l'État qu'un violeur ou un abuseur sexuel, ce qui fait dire à Paul-François Sylvestre qu'il est « plus grave, dans notre société, de nuire à l'État qu'à une personne⁵ ». Certes, rien n'excuse les gestes de Lapointe, et ce n'est pas inutilement que la romancière a mis en parallèle l'attitude haineuse de Lapointe et celle, nettement plus pondérée, de Dubois, qui fait preuve de sagesse, de retenue et de dignité, en refusant de céder à la vengeance. Spohner a raison de conclure ainsi son compte rendu : *Sans pardon* « met en lumière de manière très crue certaines failles inadmissibles et révoltantes du système judiciaire⁶ ». *Sans pardon* est un hymne à ceux et celles qui ont perdu, par le meurtre, un être cher. □

* Professeure de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 *Sans pardon*, [Montréal], La courte échelle, 2009, 408[1] p [1^{re} édition : 2006].
- 2 Norbert Spohner, « Du rififi chez les pachtounes », *La Presse*, 9 avril 2006.
- 3 Marie-Claude Mirandette, « Vengeance dans la Vieille Capitale », *Le Devoir*, 22-23 avril 2006, p. F-3.
- 4 *Loc. cit.*
- 5 Paul-François Sylvestre, « Un polar qui pose une question d'actualité », *L'Express d'Outremont*, semaine du 11 au 17 juillet 2006.
- 6 Spohner, *op. cit.*



LE CORPS DE LA VOIX

PAR DENYS LELIÈVRE

Le Triangle des Bermudes

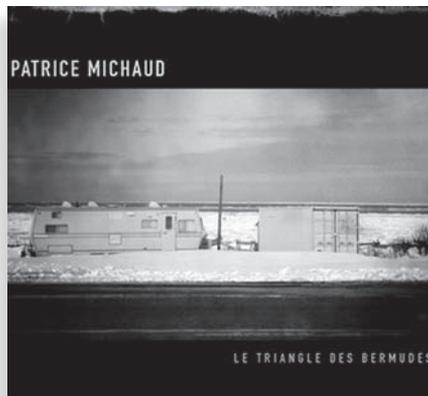
Patrice Michaud

Pixelia, 2011

Un beau coup de cœur ! Patrice Michaud possède un talent qui devrait le mener loin. Dès sa participation au projet 5 X 5 du Petit-Champlain de Québec en 2004, nous pouvions remarquer la voix et le sens des mélodies de ce chanteur originaire du Bas-du-Fleuve. Avec ce premier disque finement réalisé, notre première perception se confirme : la voix émouvante, les mélodies attachantes enveloppées des guitares d'André Lavergne et de David Brunet. Les affinités avec le folk-rock (Bruce Cockburn, John Cougar Mellencamp, Harmonium) sont évidentes. À l'intérieur du livret accompa-

gnant le disque, des images contrastantes : l'homme et sa guitare, à cheval entre deux allées de quilles, et puis des oiseaux sur les fils, prêts à s'envoler. Le titre de l'album suggère déjà un paradoxe : le désir d'aller au sud, l'ailleurs rêvé, la quête de sens ou la fuite en avant, la disparition, l'absence de réponse. Le monologue « Cap-Chat / Montréal », qui raconte à la fois le trajet de l'est vers l'ouest sur la 132 et le passage de l'adolescence à l'âge adulte, exprime parfaitement toutes les interrogations qui traversent l'album. Les personnages des chansons de Patrice Michaud respirent mal dans un monde axé sur le matérialisme, l'exploitation de l'environnement, la technologie. Plusieurs d'entre elles sont peuplées de personnages absents, d'amoureux qui ne font que se frôler. L'auteur parle de leur vie avec lucidité et tendresse.

Dans « Klondike », « Walkman » ou « View-Master », Michaud peint avec humour des êtres devenus cyniques à force de ne pas avoir pu réaliser leurs rêves, des êtres qui trompent leur solitude et, du même coup, le silence, avec la télévision et la musique plein les oreilles. Le quotidien apparaît alors comme le pire des pièges. Sans doute la chanson la plus grave de l'album, « Deep Horizon »,



qui évoque les catastrophes écologiques créées par les nappes de pétrole, exprime à quel point les menaces d'ordre planétaire peuvent finir par rejoindre nos angoisses personnelles. Dans « C'était chien pour les singes », Michaud écrit : « C'était le grand vent qui prenait dans la voile ° L'horizon sans clôture était de bon augure ° C'était la belle époque... C'était avant que ça fucke ». Dans « Mille et toi » : « Plus rien n'est comme hier ° Le corps est accessoire ° avec le linge d'hiver ° Accroché su'l support ° J'ai brisé la cédule ° Je perds ° selon tous les calculs ° la guerre ». Plusieurs pourront trouver ces propos alarmants, pessimistes, nostalgiques. Mais tel n'est pas le cas. Devant le sentiment de « désordre » exprimé dans « Cherche ton Sud », Michaud trouve refuge dans l'enfance (« Cahier Canada »), dans l'amour et dans le voyage. C'est dans « Les bombes, Zoé » que l'absurdité du chaos et la plénitude de l'amour, que la mort et le désir se rencontrent : « C'est le feu ° qui finira la job ° C'est un peu ° la couleur de ta robe ». Il en appelle à la *présence*, chaleureuse, celle de l'être aimé, celle de chacun d'entre nous. Et, enfin, pour se dépoussiérer un peu, pour se bousculer, l'invitation à prendre la route comme le suggère le refrain de « Des trous dans les bas » : « Faut brasser son cœur ° le jeter dans un train ° Retarder son heure ° trouver le chemin de son Himalaya ° La vie sert à ça, des trous dans les bas ».

Une lettre
Laurence Jalbert

PLJ, 2011

Dès les premiers instants de l'écoute du nouvel album de Laurence Jalbert, l'oreille est séduite par la présence des guitares sèches, par leur soutien chaleureux de la voix de l'interprète et par la qualité remarquable de l'enregistrement. La chanteuse fête ses 35 ans de carrière de fort belle manière. Ce CD est le fruit d'un travail de près de deux ans en tournée avec de précieux collaborateurs : Pierre Doré aux claviers, Jean-Philippe Lagueux et Hugo Perreault (proche collaborateur de Richard Séguin) aux guitares. Les chansons sont livrées dans ce qu'elles ont de plus essentiel. La voix de Jalbert traduit toujours bien la rage et l'indignation, mais se fait plus douce et nuancée que jamais.

Du country-rock à son plus haut niveau ! L'œuvre permet aussi de rattacher l'artiste à toute la tradition des Johnny Cash, Tex Lecor et Renée Martel. Le country parle essentiellement de l'amour, absolu, inconditionnel, et, comme le blues, tente de conjurer le mauvais sort, le destin.

La chanson-titre de l'album, *Une lettre*, fait le bilan d'une vie : l'enfance (qui demeurera toujours un *phare*), l'amour, le courage qu'il faut pour survivre. Le répertoire regroupe, entre autres, « Comme tu me l'as demandé », dont la collaboration avec Serge Lama a fait surgir des mots d'une grande sensualité (« J'ai tatoué ton visage à mes endroits les plus secrets »)



et des reprises que la chanteuse s'approprié avec bonheur : « Mister John B », brillante chanson de Brian Wilson sur la quête de soi, et « Je me sens bien auprès de toi », popularisée par Petula Clark. Mais le moment fort de l'album demeure « Encore et encore » qui raconte le destin cruel d'une jeune femme. Depuis la création de cette chanson, le temps s'est écoulé. Le propos, malheureusement, reste fort actuel. L'interprétation de Jalbert répond à un *devoir de mémoire* et apparaît comme une grande chanson de réconfort et de résilience.

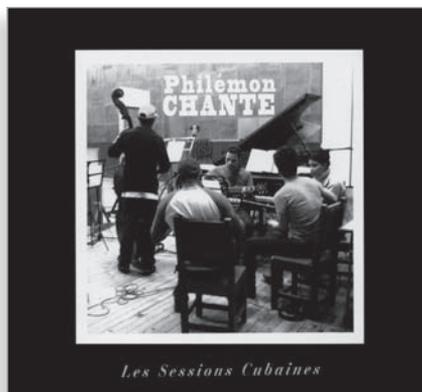
Ma Bande Originale
Presque Oui

PO, 2011

À première écoute, les chansons de Presque Oui rappellent Bénabar et Fersen. Mais plusieurs d'entre elles offrent un swing qui prend ses racines chez Trenet et Brassens. Sans la guitare, Thibaud Defever ne serait peut-être pas venu à la chanson. Une fois de plus, les cordes et la voix forment un tout qui sert à merveille un univers original, plein de fraîcheur et de poésie, tendrement subversif. PO débusque le conformisme et ses prisons



dans des formes en apparence souvent inoffensives. Il faut écouter « Le feu sous la toque » pour bien saisir la rigidité qui caractérise la cuisine classique française. « Le capitaine du firmament » nous met en garde contre la ruse de gourous de toutes sortes. Deux chansons décrivent comment le cinéma et la télé cèdent de plus en plus à des impératifs commerciaux. « Top Movie » évoque les retouches cosmétiques que le réalisateur peut faire au montage. Dans « Mancini », le commissaire d'une série télé du type de *Navarro*, n'accepte pas la décision des producteurs de le remplacer par un groupe de *profilers*. Presque Oui propose une philosophie somme toute fort simple : être soi-même et profiter du moment présent. Avec le cerveau qui déborde de musiques en fête, il est peut-être plus facile de poser un regard émerveillé sur le monde, sur l'être aimé qui sommeille recroquevillé sur ses rêves. L'imaginaire est sans limites ; son pouvoir, excessivement fécond. Dans « Tchou Tchou », nous ne savons guère si le personnage du chef de gare est réel ou fictif : « Moi j'y peux rien ° Si mes petits bonshommes en plastique ° Ont la vie légère ou tragique ». Dans « Mi-clos », un prisonnier, espérant en vain échapper aux quatre murs de sa cellule, finit par s'abandonner à l'espace vaste de ses souvenirs : « À tout moment je me prépare au tour de clef dans la serrure ° L'éclat du couteau dans le noir, le froid juste avant la morsure... C'est bien mieux si je n'attends rien ° Si je m'envole les yeux mi-clos ° Vers cette plage de sable fin ° Entre Paimpol et Saint-Malo ». Ce désir de respirer et de vivre en toute liberté ne peut se réaliser qu'en contact étroit avec la nature. La chanson « Sequoia » suggère toute la force symbolique de l'arbre géant, la direction qu'il indique : « Nous déploierons nos envergures ° Plus haut plus loin ° J'aurai le vent dans ma futaie ° Des nids d'oiseaux dans mes cheveux ° Quelques nuages ° Au coin des yeux ». Les chansons de Presque Oui sont des pièces d'orfèvre, de vrais petits bijoux, en particulier « J'étais vieux » et « L'eau de l'aurore » qui célèbre le caractère vital de l'eau avec une rare économie : « On dit qu'au-delà des dunes ° Ruisseaux, rivières et lagunes ° Fleuves en crue ° Je le sais de source sûre ° Fontaines, geyser ° One pure ».



Les Sessions Cubaines

Philémon Chante

Audiogram, 2010

En 2005, Philémon Bergeron-Langlois remporte le premier prix du Festival en chanson de Petite-Vallée. Depuis, il a fait le tour de toutes les boîtes de Montréal qui font une belle place à la chanson : la Casa del Popolo, le Divan Orange, le Quai des Brumes, le Verre Bouteille. Des acteurs majeurs de l'industrie (festivals, médias) ont manifesté un grand intérêt pour ce qu'il fait : les Francouvertes, les Francofolies, Radio-Canada, vue sur la Relève Loto-Québec. Le contexte de réalisation de son premier album a de quoi faire rêver. Au début de 2009, cherchant à fuir une peine d'amour, le jeune auteur-compositeur-interprète se rend à Cuba. Il regroupe comme par magie des musiciens pour mener son projet à terme : Juan-Daniel « Papacho » Sirdey Desgagnés (piano), Armando Fuentes Silega (contrebasse), Victor Augustin Linen Fernandez (tres), Yanileydis « Yanni » Hernandez Ramirez (chœur), William Ernesto Reblejo Espinosa (violin), Rolando « Nino mentira » Salgado Palacio (tumbadoras et guiro) et Jesus Angel « Nino » Chappotin Coto (trompette). Il enregistrera ainsi son disque à La Havane au mythique Studio Egrem 101 devenu célèbre grâce au Buena Vista Social Club. En deux jours, à l'ancienne, les samedi 21 et dimanche 22 février.

Chez Philémon Chante aussi, ce qui charme d'emblée, c'est la *voix*, d'une fragilité rare, porteuse de grandes émotions, encore un peu adolescente, naïve. *Les Sessions cubaines* rassemblent des chansons sans prétention. La chaleur de La Havane, les fantômes inspirants du Studio

Egrem permettront au chanteur d'oublier sa douleur, de lui donner un sens, une forme nouvelle, bref de l'exorciser. À la manière du blues ou du son cubain, les chansons de Philémon expriment le cafard provoqué par la nostalgie et les questions sans réponse. Certaines pièces sont loin d'être parfaites mais, comme de petites variations sur un thème, s'inscrivent dans un tout qui se tient. Les textes de Philémon Chante recèlent d'heureuses intuitions : « La vie est courte l'amour en tremble » (« Mais pourquoi pas mourir ensemble »), « J'ai regardé la voie Lactée ° Verser sa mousse sur nos dessins ° Et mettre à mort notre parade » (« Je te mange »), « Tu m'as conté ° L'écho des années ° Passée comme otage ° Dans ta tête en saccage ° Démaquillée » (« Vaincre l'automne ») et « Dehors la neige ° A fait tomber ° Le mur de la cour ° La cour est rendue plus grande ° Y'a toujours ° Une autre façon ° De voir les choses » (« Le Canon de Grand-Maman »). « J'aime toujours un peu trop tard » rappelle Henri Salvador, la sensualité et l'état d'indolence qui se dégagent de ses chansons. Enfin, « Il neige », une chanson plus grave évoquant la mort de *Mamie*, traduit bien la richesse d'émotions et l'imaginaire singulier du chanteur : « Depuis que mamie est morte ° Depuis qu'elle chante la pomme ° Aux hommes scaphandres ° Depuis que sans me pendre ° Je parle ° Parfois ° Comme toi ° Aux hommes scaphandres ° Pour t'entendre ». Elle a été enregistrée à l'église Saint-Michel de Sillery, au bord du fleuve, le 10 juin 2008. Avec un quatuor à cordes formé pour l'occasion et comptant notamment Marie Bergeron et Philippe Brault. Une chanson qui a l'effet d'un baume. À écouter en boucle ! □

* *Journaliste culturel et animateur de l'émission Syracuse-Jazz, chanson et rythmes du monde, et de l'émission Univers francophones, consacrée à la chanson francophone et à des entrevues en théâtre et en littérature, à CKRL, radio communautaire de Québec.*